



LaCriée

Théâtre national de Marseille Direction Macha Makeïeff



28

Invasion! *Transgenre*

Création
à LaCriée

Théâtre

**18 > 24
janvier**

La Mexicaine est déjà descendue

D'après « Chasse à l'homme » de **Perrine Lorne**
Mise en scène **Carole Errante**,
Compagnie La CriAtura

Un jeune dandy séducteur pris entre sa mère, sa sœur et l'invitée surprise. Une écriture décapante, un mélange de théâtre, de danse et plus encore. Et une question : être un homme aujourd'hui, est-ce être libre ?

Coproduction **La Criée**

La Mexicaine est déjà descendue

D'après « Chasse à l'homme » de **Perrine Lorne**
Mise en scène **Carole Errante, Compagnie La Criatura**

Tarif A de 6 à 13€ - Petit Théâtre - Ven, Sam, Mar, Jeu 20h, Mer 19h, Dim 16h

Des trois femmes de « La Mexicaine... », chacune attend beaucoup de Harold. Trop, sans doute. Nous sommes dans le monde de l'art, façon Yasmina Reza. Lors d'une soirée particulière, le miroir viril qu'Harold s'était construit va se craqueler. Jusqu'où ? L'écriture décomplexée de Perrine Lorne fait chuter le dandy, et l'esprit facétieux de Carole Errante l'invite à se libérer. Avec une équipe éclectique de comédiens et danseurs dont Emma Gustafsson, soliste chez Angelin Preljocaj, les deux cheffes préparent bien des surprises. Un homme joue la mère, un autre pratique une discipline qu'on croyait réservée aux femmes. Et tous se mettent au Voguing, cette danse qui pulvérise les stéréotypes des genres.

Avec **Anne Naudon, Emma Gustafsson, Geoffrey Coppini, Axel Escot, Maurice Vinçon**

Lumière **Jean-Luc Passarelli** Costumes **Aude Amédéo**
Assistante mise en scène **Romane Pineau** (en cours)

Coproduction La Criée Théâtre national de Marseille/Résidences de création 3 BIS F - Lieu d'arts contemporains (Aix en Provence), La Criée Théâtre national de Marseille/Remerciements au Merlan - Scène nationale de Marseille/Avec le soutien de la Friche la Belle de Mai, du Théâtre de Lenche (Marseille)



ENTRE MOT & IMAGE Mercredi 23 janvier à l'issue de la représentation. Bord de scène avec Carole Errante, metteuse en scène, et Hervé Castanet, Psychanalyste et Professeur des Universités.

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com
>> Codes accès espace pro :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au samedi
de 12h à 18h ou par téléphone
au **04 91 54 70 54**
vente et abonnement en ligne
sur www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Claire Desmazières 04 96 17 80 30
c.desmazieres@theatre-lacriee.com

Laura Abecassis 04 96 17 80 21
l.abecassis@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes
Bianca Altazin 04 96 17 80 20
b.altazin@theatre-lacriee.com

Présentation du projet de création

Carole Errante, metteure en scène

Après avoir exploré les représentations des figures du féminin avec les mots d'un homme, ceux de l'auteur Howard Barker avec *Le Cas Blanche-Neige*, je ressens aujourd'hui le désir de me frotter à la question de la virilité et d'interroger les représentations du masculin avec l'écriture d'une femme.

Je recherche depuis un certain temps le pendant dramatique d'une Virginie Despentes. Une langue percutante et acérée qui aborderait frontalement la question de la masculinité.

Mes recherches m'ont amenée au constat suivant : les auteures dramatiques femmes parlent beaucoup des femmes, ou bien du couple, mais rarement des hommes. On trouve des auteurs masculins qui ont écrit de magnifiques personnages féminins mais l'inverse est plus rare. Et je n'ai pas trouvé l'écriture incisive que je recherche.

Et puis j'ai rencontré une auteure, Perrine Lorne, qu'un facétieux hasard a placée sur ma route un jour d'été. Son écriture à la fois ludique et grinçante m'interpelle et m'enthousiasme au point de lui proposer d'écrire le texte de cette nouvelle création. Passer une commande d'écriture à une auteure qui n'a jamais voulu être publiée n'est certes pas banal. Périlleux ? Sans doute.

Mais cette *Mexicaine*, je souhaite qu'elle ait le goût du risque et de l'expérimentation.

Un pari

Je fais donc le pari que les femmes sont peut-être les plus à même de parler des hommes.

Je fais le pari qu'une auteure et une metteure en scène peuvent s'emparer de la question du masculin et chercher ensemble ce qui fait « homme » aujourd'hui, sujet complexe au cœur d'une actualité sensible dont l'écueil serait de dresser un sexe contre un autre.

Un travail de laboratoire

Pour nourrir ce travail de création, des laboratoires d'échanges ont été mis en place dès octobre 2016 avec des publics de différents secteurs de Marseille (actuellement vingt-trois femmes et sept hommes de cultures et d'âges différents) sous la forme d'ateliers de théâtre et d'écriture.

Intitulé *Parlez-moi de lui*, ce projet se déploie sur deux années et alimente le travail d'écriture de l'auteure. Tout comme il alimentera le travail des acteurs par des workshops communs aux amateurs et aux professionnels. Ce travail avec les publics fonctionne donc comme un laboratoire de recherche.

Une création comme une recherche

La Mexicaine est déjà descendue est l'histoire d'une débandade, d'un glissement, d'une perte de repères salvatrice. Celle d'un personnage nommé Harold, ébranlé par une rencontre improbable, qui voit vaciller les fondements même de sa masculinité. Une masculinité construite à partir de représentations fantasmées et factices auxquelles il se conforme, sous l'injonction des deux femmes qui constituent son unique famille : sa mère et sa sœur.

La pièce se construit autour de cinq personnages traversés, volontairement ou non, par cette quête d'un ordre masculin nouveau : celui de figures masculines réhabilitées et libérées qui ne demandent qu'à se réinventer.

Interroger le genre

Le travail sur *Le Cas Blanche Neige* m'avait amenée à interroger les représentations du féminin à travers l'univers du music-hall, du travestissement et des esthétiques queer. De façon plus souterraine, je souhaite avec ce nouveau projet, approfondir la question autour de ces esthétiques, car elles permettent, en creusant une distance avec le sujet, de jeter un trouble, à la fois politique et formel, dans la représentation des corps, des identités, des sexualités, et d'interroger par-là nos représentations sur les genres.

Il s'agit pour moi de chercher à créer des espaces de résistance, de transgression, d'interroger notre regard balisé par la « norme » pour faire vaciller les catégorisations dites « naturelles » dont les études sur le genre nous apprennent qu'elles sont historiquement construites et politiquement orientées. Je veux parler des distinctions binaires comme féminin/masculin, homosexuel/hétérosexuel, normal/ pathologique.

Dans un monde aujourd'hui dominé par la censure et la normalisation, il est du rôle de l'artiste d'interroger les formatages et les conditionnements, les évidences tranquilles qui font cadres, lois, habitudes, automatismes, confort, souvent standardisées et de bon aloi comme la « féminité normale » de la femme ou la « masculinité normale » de l'homme.

La Mexicaine est déjà descendue s'attache à réhabiliter des figures masculines authentiques et singulières, libérées des assignations et des injonctions comportementales et morales, qui par-delà les hommes, figent et amenuisent la définition même de l'humain.

Art savant et art populaire

Cette volonté d'interroger les normes, m'amène également à questionner certaines codifications normatives présentes dans le champ artistique, notamment à travers les distinctions entre culture savante/ culture populaire, art/non-art, naturel/artificiel.

Et c'est dans cette perspective que je veux éprouver le frottement entre diverses formes artistiques relevant du champ de la culture dite savante et de la culture populaire.

La pratique du twirling bâton, descendant direct des majorettes, ou encore la danse urbaine du Voguing popularisée par Madonna, sont des expressions artistiques populaires dévaluées ou ignorées.

En faisant dialoguer (circuler, surgir) ces formes considérées comme mineures avec la langue littéraire d'un texte de théâtre contemporain, je veux pousser l'interrogation sur les normes esthétiques, mais aussi, et surtout, ébranler la portée scénique du langage dramaturgique, au-delà des classifications, au-delà du texte même, par la remise en jeu des corps.

Le corps, champ privilégié de l'expérimentation

Une société, même apparemment permissive, interdit parfois moins qu'elle ne formate. Véhiculés par l'art, l'éducation, les médias, la publicité, des modèles dominants s'imposent insidieusement à travers des représentations des plus conformistes, notamment des représentations du corps. C'est donc par le corps, axe central de mon travail, que nous aborderons ces territoires d'expérimentation, d'investigation, de décroisement et de résistance.

Interroger, mettre en jeu, tenter de nouveaux espaces, de nouvelles figures et de nouvelles énergies : voilà tout l'enjeu d'une création qui se pose comme un terrain d'expérimentation où acteurs et spectateurs sont amenés à éprouver d'autres rapports au monde et à l'art, d'autres dimensions de soi et de l'autre.

Note d'intention de l'auteure

Perrine Lorne

Harold. Jeune trentenaire parisien. Un peu cynique, un peu dandy, très séducteur. Adulé par sa mère et sa sœur qui le poussent à utiliser ses charmes pour vendre au mieux les œuvres de la galerie d'art familiale.

Ce soir, sa sœur Jeanne attend beaucoup de lui : il est question de la vente d'une toile, la plus grande vente de la galerie.

Pourtant ce soir Harold est fatigué. Une petite fatigue. Quelque chose ne fonctionne plus. Mais un homme a-t-il le droit d'être fatigué ? Don Juan a-t-il le droit à la fatigue ? Les femmes, la société, n'attendent-elles pas autre chose d'un homme ?

Tout l'enjeu de *La Mexicaine* est celui-ci : interroger les hommes et les rôles qu'ils s'imposent. Et comment ils se piègent à leur insu dans des représentations d'eux-mêmes dont ils croient être maîtres.

Pour nourrir l'écriture de la pièce, j'ai écouté les interviews menées par Carole Errante, j'ai lu les textes écrits par les hommes du projet théâtre *Parlez-moi de lui*, et j'ai entendu une diversité de discours qui oblige à s'interroger sur les contradictions dont les hommes eux-mêmes témoignent : dans les interviews, certains sont capables de tenir des discours très misogynes sur la supériorité des hommes sur les femmes, et, dans la pratique, ils confient être entièrement soumis, au quotidien, aux exigences de leur épouse.

Avec ce texte, je m'empare de cette matière intime et je fais le portrait d'hommes d'aujourd'hui tels que j'en ai beaucoup rencontrés : jouisseur, viveurs, noceurs pris dans une surconsommation sexuelle quasi-permanente, et finissant, à trente-cinq ans, complètement essoufflés. Dégoûtés du sexe, de l'amour, de leur propre désir. Chez qui tout semble s'éteindre, tant ils semblent prisonniers d'un impératif d'absolu, aux prises avec un principe de virilité mortifère. Et face auquel le langage même, la parole décomplexée, sur le sexe, sur la drogue, cette parole en apparence libre de tout dire, de tout révéler, ne fait que creuser davantage une impossibilité d'accéder à soi.

Ce cynisme de langage, cette parole qui sert moins à se rencontrer qu'à s'obscurcir dans l'humour, dans une mise à distance permanente de soi, qui finit par produire une parole trop libre pour être authentique, pour assurer un chemin d'accès authentique vers soi-même.

Incapacité de la langue et effondrement des corps : *La Mexicaine* est une pièce où un homme tente de reconquérir sa propre parole, naissant peu à peu à l'idée que les désirs qu'il croyait être les siens sont ceux qu'on lui assigne. L'homme n'échappe pas à une construction de désirs orientés qui barrent l'accès à soi. On ne naît pas connard, on le devient. Et tous poussent les hommes, aujourd'hui plus que jamais, à le devenir.

Car si, depuis un siècle, les combats féministes ont progressivement permis aux femmes de se départir ou du moins d'interroger en elles-mêmes et pour elles-mêmes l'héritage de représentations stéréotypées et d'entreprendre une redéfinition de leur positionnement social et intime, il semble que les hommes n'aient jamais pu entreprendre ce travail. En ce sens, les hommes aujourd'hui apparaissent beaucoup moins libres, bien moins libérés que les femmes. Ils apparaissent même de plus en plus déstabilisés. L'apparition de « camps de virilité », la montée des masculinismes – dont certains ouvertement anti-féministes – disent même combien les hommes ne se sont jamais sentis aussi fragiles, aussi menacés.

On pouvait croire que la libération sexuelle aurait permis un rapprochement des problématiques et des rapports entre hommes et femmes ; il semble au contraire que les tensions n'aient jamais été aussi vives, comme l'analyse Christine Angot sur France Culture le 17 octobre 2017 : *« On vit une période de séparation des hommes et des femmes, dans tous les domaines, et je ne pense pas qu'il faille l'accentuer en disant que les hommes sont des porcs et les femmes des victimes. Je pense que ces nouvelles assignations ne sont pas justes. Les hommes et les femmes sont humains. En revanche ces humains hommes et femmes vivent tous sous un régime de pouvoir, et ceux qui en jouissent, homme ou femme, ont une sérieuse tendance à en abuser. Donc là, on est dans l'abus de pouvoir, et c'est ça ce qui se passe. Et pourquoi la parole contre l'abus de pouvoir est difficile ? Ce n'est pas de parler, mais c'est de se dégager d'un pouvoir. »*

Dans cette perspective, la pièce veut interroger autant les femmes que les hommes : le pouvoir de représentations des femmes, leurs regards, la façon dont elles construisent et participent elles aussi à ces représentations du masculin. Nous savons en effet ce que les hommes et la société patriarcale font aux femmes, dans quelle servitude, dans quelles conceptions réductrices et stéréotypées ils peuvent les maintenir enfermées, mais savons-nous ce que les femmes font aux hommes ?

L'enjeu est donc aussi de questionner nos mères, nos sœurs. Le personnage de Ginger est de la génération des femmes qui se sont battues pour leur émancipation sans pour autant avoir cessé, très contradictoirement, d'éduquer leurs fils comme des petits princes, dans une fabrique de héros, et qui, croyant les éveiller à une certaine sensibilité, en ont fait de grands garçons intolérables et complètement égocentrés. Des femmes qui ont accès aujourd'hui au pouvoir, à des postes à responsabilité et se conduisent exactement comme les patriarches qu'elles ont combattus.

A ce titre, *La Mexicaine* ne peut être qu'une pièce violente. Parce qu'elle se place au centre de l'effondrement de constructions identitaires et de rapports de pouvoir dont on prend aujourd'hui conscience qu'ils ne sont pas attachés à un sexe ou à une question de genre en particulier.

Il semble en effet que plus nous avançons dans cette crise des masculinités et des relations entre hommes et femmes, plus il devient évident que, tout comme le féminin n'est pas exclusif aux femmes, le masculin n'appartient pas aux seuls hommes.

Tant il apparaît aujourd'hui que ce que l'on appelle « le masculin », est moins un état, un genre ou un sexe, que l'image symbolique d'une énergie qui se déplace à travers des êtres, hommes ou femmes, dépassant une représentation dont les contours ne cessent pas d'échapper à toute définition. Des énergies d'abandon et de conquête, dépassant la dialectique actif/passif.

L'écriture de *La Mexicaine* n'est donc pas là pour rassembler mais pour avancer combien l'ébranlement des repères identitaires constitue une secousse salvatrice : quand les assignations sociales et intimes sont si normées, celui ou celle qui assume d'exploser ce carcan n'offre-t-il pas, à sa famille, à la société toute entière, l'occasion d'une remise en mouvement tout à fait salutaire ? La pièce s'offre de faire un pari : celui que l'effondrement actuel des figures du masculin et du féminin peut permettre à des êtres de retrouver des énergies, de réinventer des modes d'être au monde qui leur soient propres. Et non plus construits sur des modèles stéréotypés qu'ils sont devenus incapables d'investir et de porter.

Ce que nous offre assurément cette crise du masculin que nous portons sur scène est une grande chance d'expérimentation. Ici, l'expérience du théâtre et celle de l'identité se rejoignent en tout point.

Dans cette temporalité unique, s'expérimenteront deux mouvements contradictoires qui n'en font qu'un : une même expérience de la dépossession, et, en même temps, une réunification. Un espace où, dans le même temps, s'explorent et se rassemblent les multiples possibilités d'autres modes de présence à soi.

Entretien avec Carole Errante

On sait que vos mises en scène ne se limitent pas au travail sur un texte dramatique, et que vous cherchez d'autres sources et matériaux, notamment par des rencontres avec les citoyens. Comment s'est construite la démarche de *La Mexicaine*... ?

Carole Errante : Avec mon spectacle précédent, *Le Cas Blanche Neige* d'Howard Barker, j'avais travaillé sur les représentations du féminin. J'avais mené des laboratoires d'échanges sous le thème « Nous sommes toutes des reines », avec une vingtaine de femmes, pendant deux ans. Cette expérience a secoué la vie des participantes et leur regard sur elles-mêmes, jusque dans leurs foyers et leurs relations familiales. Quelque chose s'était mis à vibrer et à remettre en cause, par exemple, le partage des tâches ménagères. Je savais que les hommes autour de ces femmes en étaient perturbés. Mais aucun n'est venu me trouver pendant que je travaillais avec les femmes. En revanche, les ateliers ont donné lieu à un spectacle. Et à l'issue de celui-ci, des hommes sont venus me voir et m'ont demandé: « Et nous ? Nous aussi, on a des choses à dire! » Certains avaient des larmes aux yeux. D'autres m'ont écrit de longs mails. Je me suis pris une claque. Pendant des années, j'avais travaillé sur la question du féminin. Mais en creux, ça soulève la question des hommes. Je me disais : « Et si c'était un nouveau challenge? Est-ce que les hommes n'auraient pas, comme les femmes, leurs assignations et leurs formatages? » Le travail pour *La Mexicaine est déjà descendue* a donc commencé par un laboratoire d'échanges intitulé « Parlez-moi de lui », centré sur le rôle des hommes.

Pourquoi ce passage par des ateliers avec la population?

Avant chaque création, j'ai besoin de mettre en route un tel laboratoire avec les citoyen.ne.s. C'est une pratique qui me vient de mon travail en tant que comédienne avec la compagnie Théâtre de la mer, qui a précédé la création de ma propre compagnie, La Criatura. Il s'agit de mettre en partage un questionnement. Je ne pourrais pas travailler de façon isolée. J'ai besoin de me connecter au réel et à des personnes qui sont très différentes de moi. J'ai envie de faire valser des préjugés, des jugements formatés. Pour *La Mexicaine est déjà descendue*, l'idée de départ est d'interroger la représentation du masculin aujourd'hui, à travers le regard des femmes.

Comment se sont déroulés les ateliers « Parlez-moi de lui »?

J'ai proposé aux participantes initiales d'aller interviewer des hommes. Nous avons mené un atelier d'écriture pour mettre en place une sorte de questionnaire comme base des entretiens. Elles ont interviewé leurs maris, voisins, amis, collègues de travail etc., dans quatre secteurs de Marseille. Dès le départ j'annonçais que je voulais aller vers la mixité et quand cela s'est effectivement préparé, certaines femmes ont fini par me lâcher. Partager ce travail avec des hommes leur semblait trop compliqué. Mais d'autres y sont arrivées et au résultat il y avait une trentaine de participant.e.s, hommes inclus.

Nous avons mis le doigt, de façon ludique, sur la façon des hommes de parler, de marcher et autres comportements. Et finalement, plusieurs des hommes interviewés participent à notre création théâtrale, également intitulée « Parlez-moi de lui ». Nous avons mis en place un atelier régulier pour les hommes et une fois par mois les ateliers hommes et femmes se sont croisés.

Comment la matière des ateliers a-t-elle cheminée vers la création de *La Mexicaine*... ?

Avant même les ateliers, je me disais que j'aimerais trouver une parole théâtrale de femme, parlant des hommes. Or, on trouve beaucoup de femmes qui parlent des femmes ou du couple. Mais peu parlent des hommes et si c'est le cas, elles se situent dans un axe assez féministe, avec une charge. Ce n'était pas ce que je recherchais. J'ai donc fait appel à une auteure, Perrine Lorne. Je lui ai demandé d'aller rencontrer les participant.e.s des ateliers et de lire leurs nombreux écrits, pour ensuite s'en emparer dans l'idée de proposer une pièce.

Pouvez-vous résumer l'histoire de la pièce?

Harold est un trentenaire qui évolue au sein d'une famille constituée essentiellement de femmes, à savoir sa mère, Ginger et sa sœur, Jeanne. Le père a été volontairement évincé. C'est une figure absente et Harold s'est construit essentiellement avec des représentations artificielles du masculin. Il est devenu un modèle d'homme. Les relations au sein de cette famille sont assez troubles. On voit tout de suite que Ginger et Jeanne demandent qu'Harold, qui est marchand d'art, fasse fonctionner le business familial. Harold est cynique, macho, misogyne, prédateur... Un prédateur qui use de ses charmes avec les femmes.

Un jour, débarque une jeune femme qui va mettre le doigt dans cet engrenage et redistribuer les cartes. La machine va se gripper et à un moment, Harold va se trouver en panne. Les représentations sur lesquelles il avait construit son image s'effondrent. C'est l'histoire d'une débandade ! Mais cette panne va lui donner la possibilité de se réinventer et d'exister différemment. L'auteure laisse la fin ouverte, avec beaucoup de possibles, sans imposer une définition de ce que serait un homme libéré des assignations dans lesquelles il s'est enfermé. Et nous ne nions pas que les femmes ne sont pas étrangères à cet enfermement ! On voit aussi dans la pièce que la mère n'éduque pas son fils comme elle éduque sa fille. Le rôle sera par ailleurs tenu par un homme, Maurice Vinçon. En ce moment, on dit beaucoup qu'il faut armer les femmes contre les agressions des hommes. Ne serait-il pas mieux de « désarmer » les hommes par l'éducation? Les femmes savent aussi utiliser à leurs fins les clichés virilistes et projettent les mêmes stéréotypes sur les hommes.

Pouvez-vous expliquer le titre ? S'agit-il d'une Mexicaine bien définie? Et de quelle forme de descente?

C'est un titre à tiroirs qui invite chacun.e à l'interpréter à sa manière. On m'a déjà renvoyé des interprétations les plus diverses. La « Mexicaine » serait une technique de lissage des cheveux, une drogue, une métaphore de la menstruation et tant d'autres. Cela me plaît d'autant plus que l'écriture de

Perrine Lorne est assez facétieuse. Elle joue avec les registres et flirte avec le polar. Sans oublier que les *Tontons Flingueurs* parlent sans cesse d'un certain « Mexicain ». Je dois aussi annoncer que nous nous sommes mises d'accord, Perrine Lorne et moi, que sa pièce définitive s'appellera *Chasse à l'homme* et que le titre de mon spectacle sera *La Mexicaine est déjà descendue*, avec la mention « D'après *Chasse à l'homme* de Perrine Lorne ». La différenciation me permet de me sentir plus libre dans la création, où le texte sera un élément parmi d'autres. Mais son texte a également besoin de son autonomie par rapport à mon regard. Nous ne voulons pas lisser nos pensées, mais laisser naître, s'il y a lieu, des frictions salutaires.

Vous dissociez donc le spectacle et la pièce de Perrine Lorne. Quelles sont les prémices de la mise en scène ?

J'aime faire dialoguer, j'aime mettre en jeu et en présence des disciplines dont la rencontre est improbable. J'aime perturber la hiérarchie des goûts, entre culture « savante » et culture « populaire ». Dans *Le Cas Blanche-Neige* j'ai introduit le Music-hall. Pour *La Mexicaine...*, je prépare une surprise avec une discipline qu'on associe habituellement aux femmes, voire aux majorettes. Cela va arriver à un moment où on ne s'y attend pas. C'est pourquoi je préfère ne pas en dire plus pour le moment. Seulement que ce sera ludique, comme d'habitude dans mes spectacles.

Nous savons cependant que vous allez associer le théâtre et la danse. Vous travaillez avec la danseuse et comédienne Emma Gustafsson, connue pour ses grands rôles dans les spectacles d'Angelin Preljocaj.

C'est elle qui va jouer le rôle de la fille qui débarque dans la famille d'Harold. J'ai en effet voulu plus de danse dans le spectacle. Dès que j'ai abordé le projet, je me suis demandé quelle danse pourrait aller avec *La Mexicaine...* Et j'ai pensé au Voguing, cette danse qui joue à être et à performer, à la fois le genre et l'identité sexuelle, mais aussi la classe sociale. C'est une danse née aux Etats-Unis, dans les milieux gays afro-américains. C'est une danse de la posture et de l'apparence, mais derrière, il y a beaucoup d'ironie. Au départ c'était des jeunes hommes qui performaient le genre et mimaient les femmes, notamment celles des couvertures du magazine Vogue. Je voudrais m'en inspirer pour travailler avec les acteurs sur un corps stylisé et des postures qui ne sont pas réalistes. C'est une intuition et peut-être une fausse piste, mais il faut que j'en aie le cœur net. J'ai eu le bonheur de contacter Lasseindra Ninja, figure emblématique de la scène Voguing en France. Lasseindra donnera des cours aux comédien.ne.s professionnel.le.s de *La Mexicaine...*, et même aux participant.e.s des ateliers qui sont très friands de Voguing !

Propos recueillis le 23 février 2018 par Thomas Hahn

Extrait du texte

HAROLD – C'était une belle soirée, n'est-ce pas, c'était une belle soirée
Elle a croisé ses jambes dans son fauteuil et je m'appelle Harold
Et j'ai tout ce qu'il faut à un homme
Quelques mèches de cheveux qui partent sur le côté
Une cambrure de poulain
Des poils noirs sur le torse
Une Breitling Super Avenger
Une maman énigmatique et raffinée
Une maman esthète et lugubre
Une soeur très énergique et quand je m'ennuie trop
Je leur fais de merveilleux petits masques aux algues vertes
Qui ré-oxygènent les cellules de leurs fibres capillaires
Nous avons été élevés dans la beauté
Je lui ai fait un masque à l'argile
J'avais peur que la pâte ne déshydrate sa peau
Mais non, elle a retrouvé toute la fermeté de son visage
Sans que ça ne dessèche trop sa peau
J'ai fait un baume nourrissant après et la viande était délicieuse
Les invités ont beaucoup aimé, les volailles étaient très tendres
Très fermières et très tendres
Il est toujours plus agréable d'avoir le traiteur à domicile
Qui braise la viande à la demande
Nous avons été élevés dans la beauté
Ce soir elle a réuni tous ses chefs-d'oeuvre
Elle dit cela, tout le temps, toujours nous l'avons entendue dire cela
Quoi que vous fassiez, faites le dans la beauté
La beauté, mes enfants, la beauté
Elle sent le parfum délicieux d'une confiture à l'abricot
Ma mère a dans la peau l'odeur d'une marmelade
J'aime que ma mère sente la compote
Mais arrête donc de sourire comme ça

GINGER – Tu me fais sourire

HAROLD – Il faudra refaire un masque, si tu souris trop

GINGER – Et bien qu'il se fige, le sourire
Ce sont toujours les fils qui parlent le mieux des mères

Perrine Lorne, auteure

Il paraît que les femmes ont des désirs délicats, des sensibilités assez cérébrales... Ah bon ?

Chez Perrine Lorne, les femmes sont toutes assoiffées de sexe et d'amour. Il y a des femmes cow-boys, des femmes furies, des femmes très boulangères et des femmes qui s'envolent au guidon de leur moto. Il y a aussi des femmes jetées, des femmes cassées, mais toutes sont des ogresses assoiffées de viande et de vie. D'ailleurs les hommes ne le sont pas moins. Et c'est à évoquer toute cette tornade de corps et de désirs que s'attache l'écriture de Perrine Lorne.

Née en 1979, l'auteure rencontre le théâtre très tôt : à cinq ans, elle incarne le narrateur de *La Sorcière de la rue Mouffetard* et de *La Sorcière du placard aux balais* dans une mise en scène des *Contes de la rue Broca* de Pierre Gripari.

S'en suit une longue initiation auprès de la conteuse Catherine Zarcate.

Parallèlement, elle suit des cours de théâtre et de danse classique (Balanchine) dont elle fuit rapidement la méthode trop académique.

C'est alors l'entrée des mains dans la matière avec la pratique de la sculpture et plusieurs années de formation en arts du cirque.

Pendant ses études de lettres (Paris 3, Sorbonne Nouvelle), elle revient plus décidée au théâtre (formations CEMEA, stages d'improvisation) tout en animant des ateliers d'écriture et d'activités théâtrales en maisons de quartier.

Après des recherches en littérature médiévale, elle devient enseignante de lettres modernes, tout en poursuivant la quête de sa propre écriture : une écriture qui parte du corps, de la matière du corps, mais qui s'en échappe et qui, en même temps, revient toujours à lui. Entre bruit et poumon, Perrine Lorne cherche une écriture aussi brutale que poétique, une langue un peu cirque qui, comme chez Villon, comme chez Rabelais, aurait tout à la fois le goût de la voltige et celui du jambon.

La collaboration avec différents artistes (les peintres Jean-Marc Dallanegra et Albertine Trichon, les plasticiens Cécile Orsoni, Benoit Rassouw, Jean-François Baudé) l'amène à écrire encore plus directement sur les sensations et les perceptions provoquées par la confrontation du corps avec la matière d'œuvres plastiques.

Et, entre théâtre et performance, ses textes sont alors lus ou interprétés au cours d'expositions, de vernissages, de soirées de poésie sonore.

Actuellement, Perrine Lorne finalise la réalisation de deux projets : une soirée de création sonore et vidéo pour le printemps 2018 (qui aura lieu sur le site parisien des Grands Voisins, avec certains artistes du Collectif B8), et un spectacle mêlant musique et textes courts, en partenariat avec le musicien et compositeur Thierry Mazurel.

Carole Errante, metteure en scène

Carole Errante a été formée au Conservatoire National d'Art Dramatique à Marseille sous la direction de Jean Pierre Raffaelli ainsi qu'à l'Université de Provence où elle a obtenu une maîtrise d'études théâtrales.

Initialement formée à la danse classique à l'Opéra de Marseille, puis traversant l'expérience du music-hall comme danseuse de revue, elle s'est ensuite dirigée vers la danse contemporaine puis vers la danse - théâtre.

Elle se passionne également pour les danses latines (Salsa, Tango Argentin) et principalement le Flamenco (formation auprès de Rafael Campallo, Pilar Ortega, Mercedes Ruiz, Juana Amaya, Israël Galvan...)

Elle travaille régulièrement comme comédienne, danseuse ou metteure en scène avec diverses compagnies telles que le Théâtre de la Mer (Akel Akian/ Frédérique Fuzibet), Théâtre Sud, le Théâtre de Cuisine (Katy Deville/Christian Carrignon), la Cie Itinerrances (Christine Fricker), l'Ombre Chinoise (Eric Mesley) ou encore le Théâtre des Personnes et des choses (Aïcha Sif).

Parallèlement elle joue et/ou met en scène au sein de La Criatura : *Las Chucherias* dans *Fuera de Compas* (fantaisie théâtrale flamenca), *Paradis d'Enfer* (music-hall expérience), *Bang Bang*, (variations sur le thème du dépit amoureux), *Mademoiselle Jule* (petite forme cabaret pour une comédienne berlinoise), *Nous sommes toutes des Reines*, *Le Cas Blanche-Neige* d'Howard Barker, et *Ballhaus* d'après des textes de Ronan Chéneau.

Anne Naudon, comédienne

En 1991, elle quitte... Les Deux-Sèvres, la grisaille, l'école de danse classique et son cours de théâtre au conservatoire de région, pour venir suivre un cursus d'études théâtrales à l'université d'Aix-en-Provence. En 1994, elle rencontre Franck Dimech et joue dans plusieurs de ses mises en scènes, dont *Sauvés* de Edward Bond où elle tient le rôle de Pam, ou celui de Marthe dans *l'Echange* de Claudel. Elle multiplie les expériences au théâtre, et participe à plusieurs créations, sous les directions, dans le désordre, de Frédérique Wolf Michaux, Nicole Yanni, Agnès Del Amo, Gérard Lorcy, Christelle Harbonn, Laurent Vignaux, Elisabetta Sbiroli...

En 2003, elle rencontre Laurence Janner et le Badaboum Théâtre (Théâtre jeune public) et joue dans *Peau d'âne*, puis *Cyrano* et *Lulu Poppop*. En parallèle, elle s'engage dans des performances bizarres et parfois extrêmes, avec Laurent de Richemond, ou F.M. Pesenti. En 2009, avec Christophe Chave, elle joue Joséphine dans *Les Quatre jumelles* de Copi.

Plus récemment, embarquée par Édith Amsellem, et la compagnie En Rang d'Oignons, elle quitte les boîtes noires, pour le plein air, le bitume ou les gymnases, en interprétant la marquise de Merteuil, dans une adaptation des *Liaisons Dangereuses... sur terrain multisports* d'après Laclos. Elle poursuit l'expérience avec le rôle de la Reine dans *Yvonne, princesse de Bourgogne... sur château toboggan* d'après Witold Gombrowicz. Et prépare actuellement une adaptation du Petit Chaperon rouge pour espaces verts, *J'ai peur quand la nuit sombre*, créé à La Criée en mai 2018. Elle interprète Blanche-Neige dans *Le Cas Blanche-Neige* d'Howard Barker mis en scène par Carole Errante.

Emma Gustafsson, danseuse, comédienne

Emma est née en 1978 à Karlskoga/Örebro en Suède. Dès 1993, elle suit les cours de la Elmhurst Ballet School de Camberley en Angleterre puis intègre en 1994 la Royal Ballet School de Stockholm. En 1997 elle danse au Royal Swedish Ballet de Stockholm où elle interprète *Le Lac des Cygnes*, chorégraphie de Natalia Conus d'après Marius Petipa et Lev Ivanov. La même année, elle rejoint le Jeune Ballet International de Rosella Hightower à Cannes où elle interprète des rôles de solistes dans *Larmes blanches* d'Angelin Preljocaj, *Sans Titre* de Lar Lubovitch, *Périple* de Bruno Jacquin. En 1999, elle danse au Staattheater Saarbrücken en Allemagne, dirigé par Bernd R. Biernert, et intègre la Compagnie Castafiore pour la co-création et les représentations d'une pièce *Diktat sur Gabuzomeuland*.

Emma Gustafsson intègre le Ballet Preljocaj en 2001 et interprète *Les Quatre Saisons / Le Sacre du Printemps* (rôle de l'élue) / *Near Life Experience / Le Spectre de la Rose / 6H4 / N / Les Noces / Empty Moves parts 1+2 / Blanche Neige* (rôle de la Méchante Reine)

Depuis 2004, elle endosse également le statut d'artiste chorégraphe dans le cadre des « Affluents » du Ballet Preljocaj, créant cinq pièces représentées au Pavillon Noir à Aix-en-Provence.

Elle joue en tant qu'actrice dans plusieurs pièces de théâtre sous la direction de Frédéric Poinceau, Franck Dimech, Marie Vayssière, Alain Simon, et Marco Baliani et se forme à l'assistantat à la mise en scène aux côtés de Frédéric Poinceau, Catherine Marnas et Isabelle Lega.

Geoffrey Coppini, comédien

Issu du Master professionnel de dramaturgie et écritures scéniques de l'université de Provence en section mise en scène, Geoffrey Coppini travaille tout d'abord sur son écriture et crée les pièces *Gross* (2006), *Seules* (2007) et *Luxe* (2008).

Il signe, en 2007, la mise en espace du texte *L'énoxe* de Frédéric Schulz-Richard et la mise en lecture du texte *Dragage* de Jean-Paul Quéinnec lors d'actOral.8 pour le CNT. La même année il est co-programmateur pour les Rencontres//02, plateforme de jeunes artistes européens et entre en résidence où il élabore un travail avec Marion Abeille et Paulo Guerreiro sur la thématique du corps social. Il fonde alors LAST Cie, compagnie marseillaise à vocation européenne qui s'axe autour de la création contemporaine en produisant spectacles de théâtre, lectures et performances. Last Cie a été lauréate des Mécènes du Sud en 2007 pour le projet *Seules* et en 2010 pour le projet ACTE Vegas. La compagnie défend une forme théâtrale questionnant le genre à différents niveaux - littéraire ou identitaire.

Après avoir collaboré avec Michel Cerda, Lola Arias, Hubert Colas, Thierry Thieû Niang et Marc Iainé, Geoffrey Coppini est actuellement l'assistant à la mise en scène de Jean-Michel Rabeux.

De 2006 à 2010, Geoffrey Coppini a été artiste parrainé par Hubert Colas au sein de Montévidéo et du festival actOral.

En tant qu'interprète, il a été dirigé par Pierre Maillet, Nicole Yanni, Emilio Calgano, Bernard Sobel, Denis Chabroulet, Angela Konrad, Clyde Chabot, Jérôme Nunes. Il a joué récemment le rôle de Jane en vidéo dans *Le Cas Blanche-Neige* d'Howard Barker mis en scène par Carole Errante.

Axel Escot, twirleur

A 19 ans, il pratique le Twirling-bâton en compétition depuis 2007, autant en tant que soliste, qu'en duo ou équipe. Après plusieurs titres en Championnats de France depuis 2010, il participe maintenant aux Championnats du Monde et a remporté la 3^e place en 2016 en Suède.

En parallèle, il a commencé la pratique de la danse à 16 ans (danse moderne jazz et classique) et a participé au Festival de Danse de Marseille avec le chorégraphe Jérôme Bel en juin 2017.

Maurice Vinçon, comédien

Né à Marseille en 1938.

Comédien et metteur en scène depuis plus de 40 ans, ayant choisi de fixer son cheminement et sa carrière à Marseille, Maurice Vinçon a parcouru l'histoire du théâtre dans cette ville depuis un demi-siècle en participant activement au retour de cette activité dans la Cité dès les années 50.

En créant et animant des lieux de spectacles, en inventant des manifestations, en même temps qu'il poursuit un travail théâtral de création, il a incité les différents partenaires publics à développer des politiques culturelles dynamiques et diversifiées tout en les accompagnant dans cette démarche. Et cela sans négliger un travail d'acteur régulier sur les différentes scènes de la Ville, ni un militantisme politique et syndical pour la protection et la promotion des acteurs, des compagnies et des théâtres.

Compagnon de la Compagnie L'Egrégore depuis sa création, il participe notamment à *Grand'peur et misère du III^e Reich* de B. Brecht, *Ella* de H. Achternbusch, *Issue de secours* de M. Santanelli. Dès 2005, il est présent sur le projet Tchekhov *L'amour est une région bien intéressante*.

En 2011, il relève un défi et interprète brillamment le rôle de Madame dans *Les Bonnes* de Jean Genet et en 2012 Monsieur de Sottenville dans *George Dandin* de Molière.

En 2012, après plusieurs années consacrées uniquement au jeu d'acteur, il revient à la mise en scène et s'attaque à un vaudeville contemporain *Tendresse molotov* du vénézuélien Gustavo Ott.

Il récidive en 2015 en mettant en scène l'adaptation théâtrale de Jordi Galceran du film argentin *Conversaciones con Mamá* de Santiago Carlos Ovés. Il a joué le rôle de la vieille femme miroir pour la reine, dans *Le Cas Blanche-Neige* d'Howard Barker.

Présentation de la compagnie

La Criatura est une compagnie de théâtre créée en 2011 par Carole Errante, metteuse en scène, comédienne et danseuse. Son impulsion artistique repose sur la désarticulation de stéréotypes de genre(s) et sur ce que cela induit en termes d'énergies et de physicalité. Sa ligne artistique mêlant danse et théâtre interroge le rapport au public dans une forme spectaculaire proche du cabaret ou de la performance.

Explorant avec malice les codes de la représentation théâtrale et des représentations en général, La Criatura aime traverser les clichés et notamment ceux qui circulent autour des représentations des femmes, en termes d'identité et d'enjeux, sur leurs rapports au monde, au corps, aux hommes, à la sexualité.

Au même titre que le flamenco dans une précédente création intitulée *Las Chucherias*, ou encore le music-hall comme terrain de jeu(x) et d'expérimentations dans *Le Cas Blanche-Neige* d'Howard Barker, la danse et la question du corps sont à nouveau au centre du nouveau projet de mise en scène de la compagnie, *La Mexicaine est déjà descendue*.

La Criatura, irrévérencieuse et protéiforme, explore les possibilités « d'hybridations » qu'offre la mise en présence et en dialogue d'univers, de pratiques artistiques, de genres, et de formes multiples, parfois très éloignés les uns des autres, toujours autour de la notion centrale et jouissive du jeu.

Conjointement à son travail de création, et en lien avec lui, la compagnie développe des projets d'actions artistiques dans les quartiers populaires de Marseille avec des publics variés, d'âges et d'horizons divers.

La compagnie La Criatura est soutenue par La Ville de Marseille, le Conseil Départemental 13 ainsi que la Région PACA. Elle reçoit le soutien de la Préfecture des Bouches du Rhône, de la Politique de la Ville de Marseille et de la Fondation Abbé Pierre pour ses projets d'actions culturelles.

Note sur le travail de Carole Errante et la compagnie La Criatura

La démarche esthétique de Carole Errante pourrait se formuler comme relevant d'un « populaire intelligent ».

Populaire parce qu'elle croise les mediums de la scène (musique, chant, danse, scénographie, costumes, maquillage) dont elle fait éclater sur le plateau les possibilités de montage et de dialogue, dans un esprit volontiers festif, vitaliste et généreux. Populaire aussi dans le sens où elle part des surfaces, celles des corps, des matières, des sons et des couleurs, qu'elle adjoint, coud et découd, afin d'intriguer l'œil autant que l'oreille dans un langage des sensations qui a été longtemps le propre des arts dits mineurs.

L'intelligence prend son essor dans les multiples décalages qu'elle opère au sein de ce chatoiement scénique, où finalement tout va de travers et prend des chemins de fuite qui donnent alors à penser. Contrant l'inertie des catégories habituelles, la metteuse en scène dérègle par exemple les genres (autant ceux du sexe que de l'art) et se joue de leur intimité inattendue dans des glissements subtiles ou dans des brusques dérapages.

Et surtout elle surexpose singulièrement les acteurs en cherchant l'endroit de leur métamorphose, travaillant leur apparence comme leur présence au point même où celles-ci confinent à la parodie. Dans ce théâtre, la vérité des êtres semble résolument liée à la facticité et à l'artificialité de leur exhibition phénoménale.

Carole Errante s'inscrit en ce sens dans la veine des excentriques, cherchant le centre des êtres et des choses ailleurs où l'on attendrait : dans une extériorité manifeste qui en dit parfois plus long que les prétendues intériorités. De même, la légèreté de cet univers de music-hall en décadence ne s'avoue pas sans gravité lorsque la mer se retire et que restent sur la grève quelques traits distordus de notre humanité post-moderne.

*Louis Dieuzaide
Maître de conférences en esthétique théâtrale
Responsable de la section Théâtre
Co-directeur du département Arts
à l'Université d'Aix-Marseille*